

Et la silhouette élégante, l'aisance des manières de Jacques Doucet, la fine spiritualité de sa conversation accroissaient encore cette illusion. Des fêtes somptueuses furent données en ce cadre unique, qui laissèrent un inoubliable souvenir à ceux qui en avaient été témoins.

Quelques années plus tard, cet ensemble fut dispersé. Jacques Doucet se mit alors à former la Bibliothèque d'Art et d'Archéologie à laquelle il eut la modestie de ne pas vouloir donner son nom, qui comporte plus de 100.000 ouvrages, 200.000 photographies, des estampes, des manuscrits, des documents inédits, des lettres d'artistes, etc., célèbre dans le monde entier, mais bien peu et bien mal connue à Paris.

La guerre interrompit ce bel élan et, le 1^{er} janvier 1918, Jacques Doucet faisait don de cette bibliothèque à l'Université.

S'étant lié d'amitié avec André Suarès, Jacques Doucet commença à composer une petite bibliothèque littéraire qu'il voulut représentative de son époque. On y trouve les éditions originales des principaux auteurs contemporains et aussi de ceux qui furent leurs précurseurs : Stendhal, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Lautréamont, Gobineau, etc.

Les hasards de la guerre ayant mis Jacques Doucet en rapport avec Pierre Legrain, ils travaillèrent ensemble et créèrent, l'un artisan, l'autre amateur, des reliures qui, par leur riche simplicité et leur sobre tenue, marqueront dans l'histoire de l'art.

Il venait à peine d'achever l'installation, à Neuilly, d'un studio moderne aménagé pour contenir sa collection d'artistes contemporains : Rousseau, Matisse, Picasso, Derain, Saurat, etc., formant un ensemble qui était l'expression d'un goût personnel d'une rare qualité.

Il aida un grand nombre d'artistes, et les aida de toutes manières. A combien a-t-il facilité les débuts, qui, ensuite, ne se sont plus souvenus de ses dons ? Ils auraient pourtant dû comprendre, si parfois l'éclat métallique d'un clair regard les avait un peu heurtés, que derrière cette froideur apparente se cachaient un grand cœur et une profonde générosité. — MARIE DORMOY.

Prix littéraires. — Le prix de l'Europe nouvelle, d'une valeur de 10.000 francs, et qui doit aller à un ouvrage de littérature politique, a été décerné à M. Maurice Pesnot pour son livre *L'inquiétude de l'Orient*.

§

La langue musicale. — Pour ajouter encore quelques précisions à celles que donne J.-G. P. dans le *Mercur de France* du 15 octobre sur la langue musicale et sur son inventeur Jean François Sudre, reportons-nous au *Figaro* du dimanche 6 mai 1855. On trouve dans ce

journal la reproduction du billet de faire part annonçant le mariage de Sudre.

Pour la mariée le billet était ainsi rédigé :

Paris, 19 avril 1855.

M

Mademoiselle Marie Joséphine Hugot a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Monsieur Sudre, inventeur de la langue musicale et de la Téléphonie.

Pour le marié, le texte était plus long, une note sur la téléphonie ayant été ajoutée par Sudre en bas de page :

Paris, le 15 avril 1855.

M

Monsieur Sudre, inventeur de la Téléphonie, a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Mademoiselle Joséphine Hugot.

Téléphonie ou télégraphie acoustique, approuvée par l'Institut de France, ainsi que par plusieurs commissions de généraux nommés par le ministre de la Guerre, et qui l'ont jugée utile au service de l'armée en déclarant que cette découverte, en rendant service à l'Etat, ajoute à l'honneur du pays.

La présente circulaire s'adressant principalement aux hommes d'art et de science, parmi lesquels M. Sudre compte de nombreux amis, il a pensé qu'on ne lirait pas sans intérêt quelques mots d'une lettre à lui adressée par le plus grand savant de l'Allemagne, M. le baron de Humboldt ; cette lettre, dont voici le fac-similé, se termine ainsi :

...« J'ai cru devoir me hâter de vous transmettre cette nouvelle en vous renouvelant l'expression de l'admiration qui est due à votre puissant talent inventif et combinatoire. — A. Humboldt. Le 27 novembre, à trois heures du matin (1854). »

Ainsi Sudre joignait à l'annonce d'un heureux événement d'utiles indications permettant à ses amis et connaissances de le féliciter avec à propos. — L. DX.

§

A propos de la « langue musicale universelle ». — Contrairement à ce que pense M. J.-G.-P. (*Mercure* du 15 octobre), la « langue musicale » de François Sudre prétendait si bien au titre de « langue universelle » que la presse contemporaine ne la désignait guère autrement. Sudre avait d'ailleurs composé douze dictionnaires pour les principales langues de l'univers : français, anglais, allemand, italien, espagnol, russe, hollandais, portugais, arabe, turc, persan et chinois. Ces ouvrages furent achevés et mis au point par Mme Sudre après la mort de l'inventeur. L'un d'eux au moins — le dictionnaire en langue française — fut publié en 1867 chez l'éditeur Flaxland.

Mme Sudre eut de nombreux élèves à Paris et même en province, — à Tours, par exemple, où elle professa pendant deux mois et demi à la